

La femme et la peinture

Autor(en): **Deonna, Alix**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **63 (1975)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-274274>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La femme et la créativité



La femme et la peinture

Demander à un peintre de parler de la création picturale, n'est-ce pas lui demander : « Comment créez-vous ? ». Car il n'y a pas un chemin qui mène à la création, mais mille chemins, sentiers ou voies royales. Chacun emprunte le sien, poussé par des mécanismes inconscients. Cet élan se manifeste d'une façon plus ou moins péremptoire, bouleversant la vie des uns, taquinant les autres d'une chiquenaude seulement.

De plus, le peintre qui interrompt ce qu'il a devant les yeux, ne répond pas aux mêmes sollicitations que le peintre de l'imaginaire qui traduit ses phantasmes. Ceux qui expliquent les phénomènes conduisant à la création sont rarement des créateurs et peut-être que l'artiste qui saurait décortiquer ses mécanismes mentaux ne pourrait plus créer.

Je ne sais plus à quel peintre on demandait la signification de l'une de ses œuvres répondit : « Je n'apprends ce que j'ai voulu dire qu'après que les critiques l'aient expliqué... ».

On ne peut parler de ce que l'on connaît. Je vais donc dire comment naissent les dessins que je fais. La simplicité de la chose va déconcerter. Je m'assieds devant ma table de travail sans savoir ce que je vais dessiner. La feuille vierge me contemple, et je la contemple, saisie d'une sorte d'angoisse, ma tête est vide, je n'ai point d'idées. Peut-être que je n'aurai plus jamais d'idées... Mais voilà qu'apparaissent un œil, une main, un ciel qui semblent sourdre du papier. Je dessine alors ce qui semble avoir déjà été dessiné. Ce point de départ donné, mon imagination court, court ; je me sens envahie alors d'une sorte d'exaltation jusqu'au moment où les muses m'abandonnent ce qui me permet d'aller vaquer, la conscience tranquille, aux mille occupations « féminines » qui entrecourent de toute manière mon travail.

Mais, dans ma tête, un quelque chose poursuit son chemin, qui me rend distraite et angoissée parfois. Je ne souffre pas des « affres de la Création », douleurs réservées aux génies en gésine. Je souffre seulement et retrouve la joie en reprenant mon dessin. Celui-ci terminé, je le regarde avec un certain recul. M'apparaissent alors ses défauts et ses faiblesses. C'est le moment de vérité. Le moral bas, je prépare une autre feuille, persuadée de nouveau que c'est fini, que jamais ne réapparaîtront ces signes, tremplins de mon imagination. Et voilà que d'un défaut du papier, ou des traces qu'a laissées un voyage au pays de mes phantasmes.

Alix Deonna

Les affres de la créativité

En somme, qui suis-je pour vous parler de créativité ? Alors que vous-même cherchez sans doute ou possédez déjà un moyen d'expression pour vous libérer d'une certaine angoisse.

Le mot est lâché : oui, c'est cette angoisse qui vous habite lorsque vous avez quelque chose à dire et que vous ne trouvez pas le temps de vous y mettre. Que vous renvoyez au lendemain ce qui vous tracasse et vous rend instable, insatisfaite ou incapable de vous concentrer sur l'essentiel. Qui n'est pas activité fébrile, contacts amicaux ou inévitables besoins ménagères, malgré tout importantes.

Il y a en vous un ou plusieurs talents cachés qui demandent à être développés. Le temps passe et la parole reste : ne les gardez pas enfouis en terre sinon il vous en

cuira. C'est hic et nunc qu'il faut agir mais à l'intérieur et non à l'extérieur.

Par exemple, s'asseoir, prendre une feuille de papier, l'enrouler sur la machine et attendre que vienne l'inspiration. Il vaut mieux, bien sûr, avoir auparavant une vague idée de ce que l'on veut dire. Mais les impressions viennent lorsque les yeux fixés dans le vague, on se regarde littéralement en dedans, laissant venir à soi les pensées, les images et même les sons.

S'il faut neuf mois pour accoucher d'un bébé, il est normal qu'une œuvre personnelle et créatrice ne prenne pas moins de temps. Et vous passerez par toutes les affres de la gestation puis de la mise au monde de votre enfant. Vous serez désespérée devant la page blanche qui coupe

(Suite en page 6)

MUSICIENNES

Q Louise-Antoinette Lombard, vous êtes imprésario, donc vous êtes constamment en contact avec des artistes, parmi lesquels des interprètes femmes. Parlez-moi un peu d'elles, comment les voyez-vous ?

R C'est une question très complexe et très intéressante. Personnellement je dois dire que je suis très attachée à tous mes artistes, mais que j'admire tout particulièrement les femmes qui font une carrière, parce que, pour de multiples raisons, c'est encore plus difficile pour elles que pour les hommes. Je prendrais deux cas : celui d'Alicia de Larrocha, la grande pianiste catalane, et celui de Teresa Berganza, la cantatrice espagnole.

Q Alors, selon vous, la carrière musicale est très éprouvante pour une femme. Il faut énormément travailler, beaucoup voyager — quelles sont donc les motivations profondes qui poussent une femme à choisir cette vie-là ? Ce n'est certes pas uniquement un désir de gloire ?

R Il m'est difficile de vous donner une raison précise, mais à la base on trouve dans le caractère de l'artiste un besoin essentiel et absolu de s'exprimer. Prenons l'exemple d'Alicia de Larrocha : issue d'une famille de musiciens, elle était à l'âge de deux ans déjà fascinée par le piano. Or, ses parents considéraient qu'une petite fille de deux ans ne devait pas encore le toucher, ce qui eut pour résultat une inoubliable crise de colère et de désespoir de l'enfant. Elle se tapa littéralement la tête contre le mur jusqu'à ce qu'on la laisse jouer.

Q Nous sommes donc d'accord, vos artistes, vos interprètes femmes mènent cette vie très difficile mais enrichissante parce qu'elle répond à une nécessité profonde. Parlez-moi un peu maintenant de ce qui me paraît si difficile : concilier une vie de femme et une vie d'artiste. Car j'imagine qu'elles ne renouent ni au mariage ni à la maternité ?

R Le mariage, pour une musicienne, pose certes moins de problèmes que la maternité. Pour les chanteuses, la maternité est encore plus délicate car avant même que ne surgissent les problèmes d'éducation et d'absence de la mère, il y a les problèmes physiques créés par la grossesse. Vous savez peut-être que la maternité pour une chanteuse présente certains dangers, car tout au long de la grossesse les muscles abdominaux qui ont été beaucoup travaillés pour la pose de la voix s'étirent considérablement. Après l'accouchement les muscles doivent retrouver

leur place le plus rapidement possible afin que la voix retrouve son assise première. C'est la raison pour laquelle certaines cantatrices renouent délibérément à la maternité.

Q Oui je vois, mais alors comment les cantatrices, ou les instrumentistes, arrivent-elles à concilier leur vie de femme et leur vie d'artiste — tous ces mille problèmes qui réclament la femme à la maison alors qu'elle ne peut renoncer à des tournées à l'étranger, pour lesquelles elle a signé des contrats des années à l'avance.

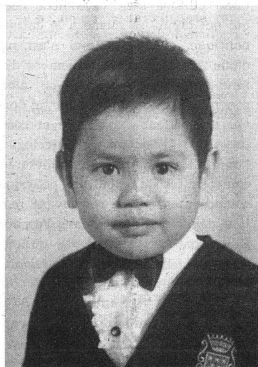
R Elles s'en sortent remarquablement, avec un courage et une ténacité extraordinaires, en tout cas parmi celles que je connais. Je dois dire qu'en général elles ont la chance d'avoir un mari ou une famille qui les aident énormément dans leur carrière.

En principe, une vie de famille relativement complète est plus facile quand les enfants sont petits, car la mère peut alors les emmener avec elle en tournée. Dans le cas de Teresa Berganza, la situation est facilitée du fait que son mari est pianiste. Ils ont donc formé un duo mondial connu. De plus, quand leurs enfants n'avaient pas encore atteint l'âge scolaire, toute la famille réunie partait s'installer pour un deux mois à Londres, à Paris ou à Milan.

Les choses se compliquent quand on en arrive aux grandes tournées internationales, et je reprends maintenant l'exemple de Larrocha. Il lui arrive de devoir partir en tournée dans la même année en Afrique du Sud, au Japon, en Australie et en Nouvelle-Zélande, aux Etats-Unis. Ces tournées durent des mois, et bien souvent elle n'a que quelques jours à la maison entre deux longues absences. Vous voyez donc à quels sacrifices une artiste et une mère se voit contrainte sur le plan familial. Les enfants grandissent et se développent sans elle, ce qui ne va pas sans problèmes, bien entendu. Heureusement que le téléphone existe, pour lequel les artistes dépensent une fortune mais grâce auquel, toute distance momentanément abolie, ils retrouvent plus facilement leur équilibre psychique.

Q Merci, Louise-Antoinette Lombard, vous nous avez fait entrevoir l'élément humain de ces grandes artistes qui pour nous ne sont souvent que des noms sur une affiche, ou une voix sur un disque. J'espère qu'une autre fois vous pourrez nous parler de votre carrière et de vous-même.

B.v.d.W.



Histoire d'une adoption

Création d'un foyer

Il est arrivé à la fin d'un mois de novembre, petit bout d'homme du bout du monde. Nous l'attendions depuis si longtemps qu'il fut le plus merveilleux des cadeaux de Noël ! Il ne parlait pas un mot de français et nous pas un mot de vietnamien. Pourtant, je ne sais pas comment cela s'est fait, mais nous nous sommes toujours compris. En repensant aux premiers jours qui ont suivi son arrivée, une foule de souvenirs me reviennent en mémoire. Tel celui de l'anniversaire de notre fils, à la mi-décembre. J'avais organisé un goûter d'enfants et deux mamans étaient aussi présentes. Elles avaient eu la délicate attention d'offrir également un jouet à notre petit Jérémie, qu'elles rencontraient pour la première fois. Je le vois encore tournant son paquet entre ses mains, ne sachant qu'en faire, et nous qui com-

preuions avec émotion qu'il n'avait jamais reçu de cadeau... Nous lui avons montré comment il s'ouvrait et quand il a aperçu la magnifique voiture rouge, il l'a prise, ravi, et ne s'en est plus séparé pendant des jours. Il y avait aussi ce camion qui transportait 4 chevaux en plastique blanc, que notre aîné avait reçu d'une de mes tantes. (Eh ! oui, j'ai deux tantes qui continuent de fêter leur nièce de 40 ans et qui ne manquent jamais l'anniversaire de ses deux garçons.) Jérémie avait eu le coup de foudre pour ce camion et mon aîné le lui avait laissé volontiers. Mais au moment d'aller au lit, il avait demandé à pouvoir jouer un instant avec son camion et nous l'avions pris des mains de Jérémie, qui avait fondu en larmes, absolument inconsolable. Ma tante, navrée du drame qu'elle avait causé bien involontairement, avait couru tous les magasins de jouets de B. à la recherche d'un deuxième camion identique, mais en vain ! Deux ou trois jours plus tard, l'électricien venait effectuer quelques travaux. Jérémie avait été manifestement effrayé de sa venue et avait filé se cacher derrière son frère. Les enfants se recherchent entre eux, il avait adopté notre aîné avant ses parents. J'avais compris sa crainte : il ne pouvait pas encore savoir qu'il était chez nous définitivement, ce brave ouvrier ne venait pas pour l'emmener Dieu sait où, comme la dame qui était allée le chercher à l'orphelinat, comme celle qui l'avait accueilli à l'aéroport, comme nous qui étions allés le prendre à l'hôpital de R., après sa quarantaine obligatoire...

A cette époque, j'avais une femme de ménage et, un après-midi, je désirais profiter de sa présence pour aller aller en courses. Il faisait très froid et je préférais laisser Jérémie jouer tranquillement à la maison, persuadée qu'il ne s'apercevrait pas de ma courte absence. Je n'étais pas loin depuis cinq minutes qu'il me cherchait dans toute la maison, puis s'était assis tristement devant la fenêtre. Toutes les tentatives de ma femme de ménage, elle-même mère

de famille, pour le distraire, restèrent sans effet. On entend souvent dire que les enfants ne comprennent pas, qu'ils sont trop petits. Je suis persuadée du contraire. Jamais plus je n'ai laissé l'un de mes fils à une voisine sans lui expliquer pourquoi je devais m'absenter et pourquoi je ne pouvais pas l'emmener et cela ne causa plus de problème, même quand Jérémie ne parlait pas encore.

Je ne voudrais pas laisser croire que tout était facile, qu'il n'y eut pas des moments où nous devions gronder, comme tous les parents du monde. Jérémie n'admettait pas qu'on lui refuse quelque chose. Il se mettait alors dans un état ! Criant, hurlant, tapant du pied, le visage baigné de larmes et de transpiration, il s'asseyait par terre, se déchausait... Dans ces moments de crise, je vaisais à mes occupations habituelles et ne prêtai aucune attention à lui, attendant que l'orage passe. Quand il se calmait enfin, je lui nettoiyais le visage, je lui remettais ses chaussures, et la journée continuait, comme si de rien ne s'était passé ! Ces crises se sont fait de plus en plus rares, pour disparaître complètement.

J'ai passé de nombreuses après-midi, assise dans un fauteuil, tenant Jérémie tout contre moi, l'embrassant, le berçant. Nous restions ainsi de longs moments, seuls tous les deux — son père au travail, son frère à l'école — sans parler, savourant simplement la joie d'être ensemble. J'avais pensé que c'était d'affection dont il avait le plus besoin, après quatre années d'orphelinat. Je ne crois pas que ces longues heures « à ne rien faire » furent du temps perdu. Elles lui ont permis de s'épanouir, de recevoir de l'amour et d'en donner, de se sentir aimé et d'aimer à son tour.

Aujourd'hui, Jérémie a 10 ans. C'est un garçon comme tous les autres, affectueux, rieur, attentionné, et qui respire la joie de vivre.

R. Donnet.